Témoignage de Madame Monique Pellouin, de Dieppe, âgée de 14 ans le 19 août 1942.

Lorsqu'on est une enfant en temps de guerre, les évènements que vous vivez restent à jamais gravés dans la mémoire et vous accompagnent tout au long de votre vie à cause de la violence, de l'horreur et du sentiment d'injus-

tice, de peur et d'incompréhension qu'ils suscitent.

Lors des premiers bombardements allemands, nous habitions rue de l'Entrepôt, derrière la gare et c'est grâce à la sagacité de ma mère que nous nous sommes immédiatement mis à l'abri, mais l'effet de surprise autant que le bruit, m'avaient déjà terrifiée. Comme de nombreux Dieppois, nous nous sommes réfugiés dans nos familles, à Neuville, à Berneval, notamment au moment de l'exode, avant de revenir nous installer au 56 quai Duquesne à Dieppe au printemps 1942. La veille de ma communion, le parvis de l'église Saint jacques avait été bombardé.

Le matin du 19 août 1942, nous fûmes réveillés à 4h du matin par des bruits sourds et l'alerte ayant été sonnée, ma mère, ma sœur et moi sommes descendues à l'abri le plus proche, qui nous avait été assigné avec nos voisins, la cave de Mr Villeret, âgé de 65 ans. Ces descentes dans la précipitation au son de la sirène et ces nuits passées dans la cave froide, inconfortable, plus tard ce sera à la Biomarine, m'ont terrifiée et m'ont donné un sentiment de claustrophobie.

Deux à trois hommes âgés nous ont rejoints. Ils nous ont expliqué que le bruit sourd des canons venait de la mer et que les avions allemands et alliés bombardaient sans relâche, les premiers pour attaquer, les seconds pour protéger et défendre les leurs. Nous avons alors compris que quelque chose d'exceptionnel était en train de se passer. Un fol espoir naquit : « et si c'était le débarquement ? ».

Le bruit assourdissant de toutes parts a continué jusque dans l'après-midi, puis le calme est revenu peu à peu. Nous sommes sortis de la cave et nous sommes approchés dehors. Sous le porche nous avons découvert un soldat allemand blessé, qui hurlait de rage car il avait reçu un éclat d'obus dans la jambe et il nous faisait signe de ne pas sortir. Accompagnés de M. Villeret, nous nous sommes risquées dehors, sur le quai Duquesne et là un spectacle pitoyable, affligeant nous attendait : un défilé de soldats blessés, qui avançaient en se soutenant les uns les autres. Quand nous avons compris qu'ils étaient Canadiens, nous sommes allées chercher de l'eau pour leur donner à boire. Mais les Allemands ont refusé que les femmes les approchent et seul M. Villeret a été autorisé à leur donner de l'eau. Les malheureux étaient dans un état lamentable et tenaient à peine debout pour certains, ils jetaient leurs papiers, leurs montres, leurs alliances, le peu d'objets personnels qu'ils avaient sur eux. Ils nous faisaient tellement pitié et nous étions si malheureux car nous ne pouvions rien faire pour les soulager, les aider. Nous avons supposé et espéré qu'ils marchaient vers l'hôpital.

Le calme revenu, nous avons voulu rentrer chez nous, mais la porte était coincée par un éclat d'obus qui avait fendu en deux la cheminée face à la cuisine. Les voisins nous ont aidées mais devant l'état dévasté de l'appartement, nous avons pris rapidement le minimum (quelques tomates épargnées dans un saladier pour nous nourrir un peu) et sommes redescendues dans la cave pour y passer la nuit car nous étions terrorisées et incapables de rester chez nous.

De nombreuses fois, j'ai « raconté » la guerre, les privations, la peur, le bruit, les bombardements à mes enfants mais si certains souvenirs sont devenus flous avec l'âge, des images fortes surgissent à l'évocation de ce 19 août 1942 :

Celles de ces malheureux soldats canadiens, blessés, hagards, sonnés dont on lisait la détresse sur leurs jeunes visages et face à eux celles des soldats allemands, fusil en main, dénués de toute humanité.

J'avais à peine 14 ans et au-delà du bruit des canons et des obus, de la peur omniprésente, je n'oublierai jamais qu'ils ont sacrifié leur jeunesse, leur vie, laissé des familles dans le deuil, qu'ils ont fait preuve d'un courage et d'une force d'âme exceptionnels pour venir nous sauver.

C'est ce souvenir précis qui restera à jamais gravé dans ma mémoire.



Monique CHIVOT – PELLOUIN

